

Romances sans paroles

Yves Navarre

2. KATHERINE

Elle s'appelle Katherine. « Avec un K » a-t-elle précisé le soir de la première garde de nuit. Elle est arrivée en France en 1920. Elle est russe. Elle va mourir d'un cancer. Elle le sait. Pierre vient de passer sept nuits avec elle, de huit heures du soir à huit heures du matin « jusqu'à ce que mort s'ensuive ». Comme d'habitude. La clinique donne sur le bois de Boulogne. Le décor de la chambre n'est pas habituel, commode de style, guéridons, napperons, bergères, de la moquette et seulement un rectangle de balatum sous le lit, comme une chambre de palace, avec un léger changement de décor, le lit, pour la mort. Katherine dit en roulant les « r » « j'ai l'impression d'entendre une roulette. Je n'ai jamais joué. Mais j'adorais le bruit de la boule ». Pierre aime les gardes de nuit. À l'approche de la mort, les proches sont pressés, ou bien fuient. Le fils de Katherine, la bonne cinquantaine, costume croisé, toujours le doigt cramponné au col de sa chemise comme s'il se sentait étranglé, n'est passé qu'un soir « entre Bruxelles et Madrid » et n'a parlé que du poste de vice-président pour lequel il avait enfin une chance. La fille de Katherine vient chaque soir, mais peu de minutes, parce que tu sais, Baba, le chien attend en bas ». Katherine lui dit « caresse-le pour moi » chaque soir, de la même manière. Pour les visiteurs, Pierre n'existe pas. Il y a aussi cette amie de Katherine, l'air gai, la voix haute, deux rangs de perles sur twin-set en cachemire, elle se moque « on te fait des piqûres toutes les deux heures. Mais tu te rattrapes sur le champagne. Et le caviar. Tu n'es pas vraiment malade. Tu le sais. Voyons. Encore une comédie. Ce sera bientôt fini ! » Elle embrasse Katherine sur le front « je m'en vais, il y a un film avec Gary Cooper à la télévision ». Elle sort. Katherine regarde Pierre « quelle connasse ! » Elle rit. « Je la connais depuis cinquante ans. Elle n'a jamais voulu croire aux histoires des autres. Jamais un rire ne lui est venu du ventre. Je peux vous appeler Pierre ? » « Oui madame. » « Appelez-moi Katherine. » Et c'est chaque soir le même dialogue. La même demande de permission. Katherine oublie. Après chaque piqûre de palfium¹, elle sombre, elle n'est plus là, calmée, les yeux ouverts, comme si elle projetait des images sur le plafond. Pierre s'assoit, prend un livre et attend que de nouveau Katherine lui parle.

Le bac. Une première année de médecine. Puis des études d'infirmier pour gagner tout de suite sa vie, quitter le quai de New-York, une tanière rue de Charonne, quatrième sans ascenseur, soleil et calme, et dans une rue voisine, un cabinet de soins qu'ils partagent à trois pour assurer les urgences, les visites à domicile, travail de quartier, derrière la Bastille, et des gardes de nuit pour rembourser l'emprunt fait il y a dix-sept mois. Pierre circule en solex. Parfois, il donne des coups de pied dans les voitures qui le frôlent, aux feux rouges, de telle manière que les conducteurs ont peur d'avoir visé trop juste. Renverser quelqu'un les effraie encore un peu. Il leur gueule « vous vous rendez compte de la place que vous prenez, pour vous tout seul ! » À chaque fois, ça marche. Conducteurs blêmes. Katherine s'éveille « parlez-moi ». Il lui lit une page du livre qu'il est en train de lire, peu importe ce qui s'est passé avant, le résumé de l'histoire, la mise en situation, elle veut la voix, sa voix. Et si elle bouge la tête, il se lève, la redresse doucement, retourne l'oreiller, et de nouveau l'allonge. Il lui masse alors la nuque, puis le front. Elle a l'air étonné. Elle a toujours une histoire « vous savez Pierre,

¹ Sorte de morphine, utilisée pour combattre les douleurs dues au cancer.

Nijinski, quand il dansait *Le Spectre de la rose*², personne ne savait, personne ne savait comment, comment il disparaissait, à la fin, par la fenêtre. Je l'ai vu. Deux fois. La seconde fois, j'ai fait très attention. Vous savez, il sautait et, et jamais personne, personne, n'a pu disparaître comme lui. Et je sais, je sais enfin pourquoi ». Silence. Elle prend les mains de Pierre « ça suffit. Merci. Asseyez-vous. Écoutez-moi ». Pierre s'assoit. « L'oreiller est un peu plus frais, merci. » Elle ferme les yeux « avant, je ne prenais jamais le temps de dire merci. J'ai toujours oublié de dire merci. J'avais du charme. Je ne le savais pas ». « Et Nijinski, madame ? » Elle ouvre les yeux « Katherine ! » « Et Nijinski, Katherine ? » « Tous ceux qui l'ont suivi faisaient de grands sauts. Et seulement à la fin du saut, descension, ils se jetaient par la fenêtre. Alors tout le monde comprenait, voyait. Ce n'était pas surprenant. Nijinski, lui, faisait un petit saut, très puissant, et en cours d'ascension, en cours d'a-scension, pfffft, il disparaissait. L'effet de surprise venait du fait qu'un public attend toujours que tout se fasse jusqu'au bout. Alors, personne n'avait jamais eu le temps de le voir disparaître. » Silence. Vous le trouvez bien mon fils ? Il n'a jamais pu se marier. Mais il sera vice-président. Et ma fille ? Cette vieillarde. Elle n'a plus qu'un chien. Une chose. Microscopique. Qui tremble tout le temps et n'aboie que lorsqu'il n'y a personne. » Voyons Katherine ! » « Je suis calme, Pierre. Je vous trouve très beau. Je pars en beauté. Si on m'avait dit qu'à la fin un jeune homme viendrait me masser les pieds en me faisant écouter du luth, je, je ... Et demain ? » « Je ne viendrai pas, je vous l'ai dit. J'ai besoin de dormir au moins une nuit. » « Alors, ma fille vous remplacera. Mais après-demain, vous reviendrez. Avec une autre musique. Saint-Saëns ? Vous me le promettez ? » « Promis Katherine. »

Dernière piqûre de palfium, six heures du matin. Pierre aide Katherine à se lever. Elle doit d'abord aller à la salle de bains. Il l'aide à enfiler ses mules et pose un châle sur sa chemise de nuit. « Je dois rester avec vous, dans la salle de bains, vous le savez. » « Non, Pierre, pas cela. » « C'est très dangereux. Je suis responsable de vous jusqu'à huit heures. » « Le savoir me suffit. » « Je peux me tourner, ne pas vous regarder. Et si vous tombez, je pourrai alors vous rattraper. » « Non. Pas ça. Sortez. Je vous appellerai juste avant de tomber. » Derrière la porte, Pierre guette le moindre appel. Katherine fait couler l'eau du lavabo pour couvrir de possibles bruits. Tout cela est sordide, touchant, une vraie compagnie. Bientôt, elle dit « vous pouvez rentrer » comme lui, à Bergerac, sur son pot, criait « c'est fini ! » Il la relève, la recouche « c'était beau, mon secret de Nijinski ? J'étais maquilleuse, vous savez, je maquillais pour *Les Enfants du paradis*³, ceux qui voient très bien, de très loin. En Russie, j'avais eu les plus grands maîtres. Nous avons tout cassé de l'art. A Paris, les gens de l'orchestre et des loges n'aimaient pas nos insolences. Combien de fois ai-je maquillé *Petrouchka* et *Le Sacre du printemps* ? C'est plus beau, *Petrouchka*. Pas de broderies et de variations. C'est brut, tout le temps. Et j'avais d'immenses palettes, des dizaines d'arcs-en-ciel dans des boîtes. Puis je me suis mariée. Je ne me maquillais pas. J'étais dans la vie. J'ai aimé mon fils et j'en ai fait un sot. J'ai adoré ma fille et j'en ai fait une naine. Je suis sûre qu'ils m'en veulent pour le champagne et le caviar. Prenez-en, pour vous. Si, si, j'y tiens. Vous avez bien une amie ? » « Oui, Lilly. » « Elle vous attend ? » « Non. Elle ne vient que les week-ends. Elle est professeur de gymnastique à Angers. » « Belle ? » « Ça veut dire quoi, belle ? » « Parlez-moi d'elle. » « J'ai besoin de dormir, aussi. Dimanche, je me suis effondré sur elle. Elle n'a pas bougé. Elle a raté le train de 18 heures. Je suis resté deux bonnes heures, sur elle, et quand je me suis réveillé, elle me regardait, amusée, effarée, elle étouffait. Je lui ai parlé de vous. Elle se demandait pourquoi vous acceptiez les visites de vos amies. » Katherine murmure « c'est vrai, elles me

² Mise en italique du titre en entier. Inspiré par un poème de Théophile Gautier, ballet en un acte de Michel Fokine mis en scène par les ballets russes, sur une musique de Carl Maria von Weber. Voir aussi : http://en.wikipedia.org/wiki/Le_Spectre_de_la_Rose .

³ Superbe film de Marcel Carné avec des dialogues de Jacques Prévert.

font perdre mon temps et je devrais me préparer ». Silence « et vos parents ? » « Ils s'aiment, à leur manière. » « Supportable ? » « Non, Katherine, non. » « Alors ? » « Lilly pense comme moi : le week-end suffit. Nous irons peut-être en Turquie, l'été prochain. » « Peut-être ? » « Il faut que je finisse de payer le bail, avant. » « C'est bien. Gagnez votre argent. Gagnez-le. » « Je sais que vous voulez un verre de champagne avant la dernière piqûre. » « Et une cuiller de caviar. Je ne veux rien de ce qu'ils me donnent pendant la journée. » Elle boit, lentement, puis le caviar et une dernière gorgée. « Respirez ! » Pierre plante l'aiguille et fait la dernière piqûre. « N'oubliez pas la bouteille, et le petit pot, pour Lilly. Embrassez-la. Pour moi. Dites-lui que ... Je ... Et ... » « Je serai là après-demain, Katherine. » Elle n'entend plus. Pierre lui embrasse la main et la glisse sous les draps qu'il remonte à hauteur de menton, comme une douceur. La bouche. Pierre regarde la bouche de cette femme, baisers donnés, baisers fougueux, baisers volés, toute une vie. La bouche. Pierre regarde la bouche de cette femme, paroles données, lancées, amusées. Tout un temps. Ce soir, avant d'entrer dans la chambre de Katherine, l'interne a prévenu Pierre « madame Iriloff n'en a plus que pour un jour, au max. Appelez-nous, mais après-demain elle aura certainement repris l'Orient-Express ».

Huit heures du matin. L'infirmière de jour arrive. Pierre a caché la bouteille de champagne et le pot de caviar dans son sac, sous ses vêtements de sport. La journée commence. Programme : deux intraveineuses à neuf heures, trois lavages de corps entre dix et onze heures et demie. Il ira à la piscine vers midi. Il a besoin de nager. Sur la table de chevet, l'enveloppe, avec de l'argent. L'infirmière dit « à bientôt », Pierre répond « à demain ». Katherine pourrait entendre. Dehors, froid vif de février. Un seul itinéraire pour rentrer. Remonter jusqu'au Trocadéro et prendre les quais. Quai de New-York. Troisième étage. La lumière de sa chambre est allumée. Pierre n'a pas le temps mais il veut en avoir le cœur net. Il accroche son solex à un banc, traverse l'avenue en courant, l'escalier, quatre à quatre les marches, surtout pas l'ascenseur qui lambine. Au fond de son sac, les clés. Il entre. Les sacs poubelle. Une odeur de cire. Chaises renversées. Tout est propre. La chambre des parents, vide. Et dans sa chambre, dans son lit, son père. Pa. Et dans la main de son père, dans son poing, un petit mouchoir plié. Simon respire bruyamment. Pierre se penche, prend le mouchoir entre le pouce et l'index de sa main gauche, comme avec des pincettes. Gag. Il recule, repart, sur la pointe des pieds. Il ne sera pas en retard au cabinet pour la première intraveineuse. L'air de Paris lui fait l'effet d'un double café. Il a vu son père. Il a repris le mouchoir. La vie va.